

LA

4

SAINT-LOUIS

AU BIVOUAC,

SCÈNES MILITAIRES, MÊLÉES DE COUPLETS,

PAR MM. MERLE, HENRI SIMON ET FERDINAND;

Représentées à Paris, sur le Théâtre de la Porte-Saint-Martin,
le 24 août 1823.

PRIX : 1 FRANC 25 CENT.



A PARIS,

CHEZ { SANSON, libraire, boulevard Bonne-Nouvelle, n°. 3,
MARTINET, libraire, rue du Coq-Saint-Honoré,
QUOY, libraire, Boulevard-Saint-Martin.

1823.

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

Le père LA GRENADE , vieux sergent, décoré de la croix de saint Louis et de la légion-d'honneur.	M. POTIER.
ARMAND , son fils, sous-lieutenant de voltigeurs.	M. PERIN.
FRANCOEUR , sergent de grenadiers,	M. PIERSON.
DON PABLO , alcade de Monegrillo.	M. GRANGER.
ESTELLE , sa fille.	Mlle ZÉLIE MOLARD
GÉRONIMO , neveu de l'Alcade.	M. PAUL.
La mère ROGOME , vivandière.	Mme FLORVAL.
Le petit LOUIS , fils de la vivandière, âgé de sept ans,	Mlle SIDONIE.
Un cornet de voltigeurs.	M. LUSSAN.
Soldats français de différens régimens.	
Paysans et paysannes catalans.	

La scène se passe en Catalogne, dans la mois d'août 1823.



LA

SAINT-LOUIS

AU BIVOUAC.

Le théâtre représente un site agreste, à l'entrée d'un village. dont les premières maisons sont en partie brûlées; des débris couvrent la scène. De hautes montagnes garnissent le fond; à droite l'entrée d'un bois.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, on entend dans le lointain, une musique militaire, des détachemens traversent le théâtre en différens sens, le tambour bat une marche.

FRANCOEUR *paraît à la tête d'un détachement, la mère Rogome et son fils descendent la montagne chargés de divers objets de la cantine. Des soldats se groupent sur la montagne, forment des faisceaux d'armes et placent des sentinelles pendant le chant suivant.*

FRANCOEUR.

AIR : du vaud. de Michel et Christine.

Braves Français, bons militaires
Accourez tous dans ce canton,
Le joyeux cliquetis des verres
Suspendra le bruit du canon.
Que les plaisirs remplacent les alarmes,
La Saint-Louis nous en fait une loi.
Pendant ce jour pour fêter not' bon Roi,
Amis laissons r'poser nos armes.

(*Le détachement défile sur le théâtre.*)

Alte! front! portez armes! présentez armes! haut les armes!
rompez les rangs! Eh! bien, mère Rogome, voilà le détachement arrivé, apportez nous à déjeuner.

La mère ROGOME.

Un moment, un moment, M. Francœur, j'attends encore quelques provisions. . . .

UN SOLDAT.

Vous n'attendrez pas long-temps, voilà le seigneur Alcade qui nous les apporte.

(*L'Alcade à la tête des paysans portant des paniers, descend de la montagne.*)

SCENE II.

LES MÊMES, L'ALCADE, ESTELLE, PAYSANS.

CHOEUR.

Air : De Paul et Virginie.

Après les combats, le plaisir,
Nous somm' tous prêts à vous servir,
V'la tout l' village qui défile;
Excusez-nous braves soldats,
Si j' n'ons pas d' mets plus délicats,
Aux champs on n'est pas difficile,
Et d'ailleurs Messieurs les Français.
J' vous apportons c' que j'ons d' plus frais,
On n' trouverait rien d' mieux à la ville.

(*On reprend : Après les combats, etc*)

L'ALCADE

J'espère, Messieurs, que vous êtes contents des soins de mes administrés.

FRANCOEUR.

Comment donc? nous sommes enchantés, seigneur Alcade.

ESTELLE.

Oh! nous ne vous laisserons manquer de rien, n'est-ce pas, mon père?

L'ALCADE.

Oui ; oui , nous ne pouvons faire moins pour de braves Français qui viennent nous rendre le bonheur.

Air : Que d'établissemens nouveaux.

Ah ! si des pillards. en ces lieux,
N'avaient agi comme de vrais satrapes ;
Nous pourrions fournir un peu mieux
Vos rations et vos étapes.

ESTELLE.

Vous jugez ce qu'on eut à souffrir
Du séjour de cette milice. . . .
J' n'ons plus grand' chose à vous offrir ;
Mais tout est bien à vot' service.

FRANCOEUR.

Nous n'en demandons pas davantage, ma belle enfant.

L'ALCADE.

C'est d'ailleurs un devoir pour moi, de vous bien traiter, messieurs ; vous faites partie du détachement commandé par mon vieil ami Lagrenade.

FRANCOEUR.

Ah ! bah ! vous connaissez l'ancien ?

L'ALCADE.

Depuis douze ans ; nous avons vidé ensemble plus d'une bouteille de mon vieux vin. . . . allez.

La mère ROGOME.

Ah ! je reconnais bien là le vieux troupier : il boit autant de verres de vin, qu'il tire de coups de fusil. . . j'y en ai joliment versé pour ma part.

L'ALCADE.

Est-ce qu'il n'est pas ici ?

FRANCOEUR.

Il ne peut tarder à revenir ; il est allé poser quelques sentinelles autour de notre bivouac. . . .

L'ALCADE.

Je serai charmé de renouveler connaissance avec lui. . . vous lui direz, n'est ce-pas messieurs.

FRANÇOEUR.

Assurément.

ESTELLE.

Nous viendrons ce soir renouveler vos provisions.

CHOEUR.

Air : En revenant du village.

D' vos vivres pendant la guerre,
 Braves soldats,
 Ne vous inquiétez pas,
 Grâce à nous, vous pourrez faire
 Encor quelques bons r'pas.

ESTELLE.

Pour qu' la fête soit complète,
 De vous ce soir j' viendrons nous occuper;
 Mais faudra qu'on nous permette
 D' partir après l' souper.

SCENE III.

LES MÊMES EXCEPTÉ L'ALCADE, ESTELLE ET LES PAYSANS.

FRANÇOEUR.

Allons, mère Rogome. . . vous avez là de quoi vous distinguer. . . et nous servir un repas de quartier général.

La mère ROGOME.

Est-ce que vous n'attendez pas le père Lagrenade.

FRANÇOEUR.

Oh! soyez tranquille, il ne se fera pas attendre. . . le camarade est toujours au poste. . . mais l'ancien a déjà fait la guerre par ici. . . et je gage qu'il s'amuse à visiter quelque champ de bataille de sa connaissance.

La mère ROGOME.

Je crois que je l'entends.

LES SOLDATS.

Oui, oui; arrivez donc, père Lagrenade.

SCENE IV.

LES MÊMES, LAGRENADE *en capote militaire, fournement et sac sur le dos.*

LA GRENADE, *à la cantonnade.*

Bon pied, bon œil, mes enfans; Sans-Regret, je te recommande le poste qui est à l'entrée du bois; sentinelles garde à vous sur toute la ligne. Ah! te voilà, Francoeur; eh! bien, mon ami, tu vois qu'on nous traite bien, nous formons la grand' garde des avant-postes; eh! dites donc mère Rogome, vous êtes bonne là vous, vous ne m'avertissez pas que ma gourde fuit, il n'y a plus rien dedans; tachez un peu d'y remettre quelque chose dans le ventre.

FRANCOEUR, *regardant de tous côtés.*

Diable m'emporte si je sais où nous sommes! nous avons marché toute la nuit. . .

L'AGRENADE.

Sois tranquille, je me reconnais, nous sommes à l'entrée de Monégrillo, entre Sarragosse et Lérída; va le terrain est bon, je me souviens d'y avoir donné quelques raclées aux ennemis, ça me connaît ce pays-ci.

La mère ROGOME.

Vous avez servi par-là?

LA GRENADE.

Je suis resté ici trois mois en cantonnement, il y a à peu près douze ans; j'étais logé chez le bourgeois, tiens là-bas à cette maison blanche qui est toute noire, la maîtresse était une bonne femme... elle doit avoir, si elle l'a conservé, un bel enfant qui n'a guère plus de onze ans. (*il relève sa moustache.*) L'Alcade était de mes amis, ce bon don Pablo, j'ai été assez heureux pour lui sauver deux fois sa maison; j'étais alors caporal dans le 88^e, mon petit Armand qui n'avait que douze ans alors, était premier fifre du régiment.

FRANCOEUR.

Eh! dis donc, à propos, as-tu des nouvelles de ton fils?

L'AGRENADE.

Eh! morbleu non, depuis le jour où nous avons passé la Bidassoa, je n'en ai plus entendu parler.

FRANCOEUR.

Ah! oui, il est resté avec le 3^e. bataillon de notre régiment, qui formait l'avant-garde; mais ce n'est pas une raison pour qu'il lui soit arrivé malheur.

LA GRENADE.

Tiens, je crois bien ; j'y suis resté dix ans, moi, à l'avant-garde, et il ne m'est arrivé que des balles et des boulets ; mais mille cartouches, ça ne m'empêchait pas d'écrire aux parens.

FRANCOEUR.

Air : Quand l'amour naquit à Cythère,

Ton fils attend pour donner d' ses nouvelles,
Qu'il ait pû faire une action d'éclat,
Les lettr's comm' ça, mon cher, sont bien plus belles;
El's font aussi plus d'honneur au soldat.
Armand . au sein du péril qui l'entoure,
Veut d' sa valeur que tu n' puiss's plus douter

LA GRENADE.

Oui, mais souvent ce brevet de bravoure
Un boulet vient nous l'apporter.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LE PETIT LOUIS, SOLDATS.

LOUIS, *une bouteille à la main.*

Allons, allons, en avant le déjeuner.

LA GRENADE.

Tiens, ce petit Louis, il est plein de bon sens pour son âge.

FRANCOEUR.

Qu'est-ce que vous nous donnez de bon, aujourd'hui, mère Rogome.

LA GRENADE.

Ah ! Il faut nous donner du bon, sarpebleu, pour la Saint-Louis, qui tombe bien cette année : le lendemain d'un combat, et à coup sûr la veille d'une bataille.

LA MÈRE ROGOME.

Aussi, j'ai doublé la ration.

FRANCOEUR.

Vous êtes une brave femme, nous ne pouvons pas dire le contraire, vous avez des attentions pour les grenadiers du 9^e léger.

LA MÈRE ROGOME.

Ah ! Dam ! vous vous êtes bien battus hier, et moi, je vous sers bien aujourd'hui.

LA GRENADE.

Milles bombes, s'il y avait en temps de paix, seulement par bataillon, une douzaine de vivandières comme ça, les anciens seraient plus souvent à la cantine qu'à l'exercice.

LOUIS.

Allons, mon sergent, je viens déjeuner avec vous.

LA GRENADE.

Toi, mon garçon ?

LOUIS.

Oui, et je veux payer mon écot encore.

LA GRENADE.

Et avec quelle monnaie ?

LOUIS.

En vous faisant siffler une vieille bouteille de Cognac.

LA GRENADE.

Ah ! ah ! est-ce que tu as reçu ton prêt ?

LOUIS.

Non, c'est un cadeau de ma mère ; c'est aujourd'hui ma fête, je m'appelle Louis. On voulait me donner des gâteaux, mais j'ai préféré une bouteille d'eau-de-vie, pour la boire avec mes amis.

LA GRENADE.

Camarades, le plus jeune de nos grenadiers fait hommage aux anciens d'une vieille bouteille de Cognac.

TOUS.

Accepté, accepté.....

CHOEUR.

Air : Vive Montbart !

Allons dépêchons-nous de prendre
Le repas qui nous est servi ;
Un bon soldat ne fait attendre
Ni la soupe ni l'ennemi.

FRANCOEUR.

Buvons sec, et pour la victoire,
S'il le faut, nous quitt'rons l' festin ;
Un jour de fête, un jour de gloire
Nous n' mettons pas d'eau dans not' vin.

TOUS.

Allons dépêchons-nous de prendre, etc.

La mère ROGOME apporte du vin, tous les soldats se groupent
de tous côtés, et assis par terre, ils mangent à la gamelle.
La Grenade, Francoeur et Louis sont sur le devant.

TOUS.

A boire, à boire.

FRANCOEUR.

Un moment mes amis.

Air : Vaudeville de M. Guillaume.

Quand nos ayeux se mettaient en goguettes,
Dans leurs repas le goût national
Des santés et des chansonnettes,
Au dessert donnait le signal.
A ce banquet, avec un soin sévère,
De nos ayeux suivons la loi ;
Ces bons Français vidaient leur premier verre
A la santé du Roi!

TOUS,

A la santé du roi!

FRANCOEUR.

Même air.

A nos ayeux la patrie était chère ;
Aimer son roi, c'est aimer son pays,
Dans le cœur d'un Français sincère,
Ces deux noms sont toujours unis.
Voulez-vous boire au bonheur de la France,
Ici mes amis, croyez-moi,
Trinquons encor, trinquons en assurance,
A la santé du Roi!

A la santé du Roi!

LA GRENADE.

Allons, allons, camarades, il faut que tout le monde vive.
Caporal, allez relever les factionnaires, allez prendre place en
faction, pour qu'ils viennent prendre place à la gamelle.

(*Tout le monde se lève, des caporaux prennent leur fusil, et
sortent avec leurs soldats.*)

SCÈNE VI.

LA GRENADE, LOUIS.

LA GRENADE, à Louis.

Eh! dis-donc, conscrit, et notre leçon d'exercice? je n'ai pas eu le temps de te la donner hier, nous la donnions à l'ennemi. Aujourd'hui, avance à l'ordre.

LOUIS, *la main au bonnet.*

Me voilà au poste, mon sergent; est-ce le fleuret ou le fusil que nous allons prendre?

LA GRENADE.

Le fusil, morbleu, nous ferons des armes plus tard.

LOUIS.

Oh! tiens, c'est bête, j'aime mieux les fleurets.

LA GRENADE.

Air : Adieu, je vous fuis bois charmans.

Il faut obéir sans regrets
Ici lorsque je te commande,
Entrel' fusil et les fleurets
La différence est assez grande.
L'escrim', mon cher, vaut ben son prix;
Mais le fusil, plus utile au service,
Sert à défend' son prince et son pays....

LOUIS.

Montrez-moi vite l'exercice.

LA GRENADE.

C'est ça, allons grenadier, attention au commandement.... Portez armes !... Eh! bien, qu'est-ce que tu fais donc? As-tu déjà oublié ce que je t'ai dit l'autre jour.

LOUIS.

Mais M. La Grenadé, je porte pourtant mon fusil.

LA GRENADE.

Parbleu, je vois bien que tu le portes, mais tu ne le portes pas comme il faut.... Allons, au commandement de porter armes, vous prenez votre fusil au-dessous de la première capucine, et le passez vivement en l'enlevant d'un seul temps de la main droite dans la main gauche jusqu'à la hauteur de l'épaule. Allons, voyons, exécutons ce mouvement... Portez armes, ce n'est pas

cela, morbleu, ce n'est pas cela... grenadier, vous allez vous faire donner le fouet.

LOUIS.

Le fouet; laissez donc tranquille. C'est de l'ancien régime, ça.

LA GRENADE.

Tu raisonnes, je crois.

Air de Calpigi.

Reçois le fouet avec courage,
Va, ça n' fait pas honte à ton âge
Ça n'empêch' pas les p'tits enfans.
D'êtr' braves quand ils sont grands.
Quand il était enfant, Turenne,
Riait de ce qui fait ta peine,
Et jamais Bayard ne pleurait,
Lorsqu'à l'école on le fouettait.

LOUIS.

C'est égal, j'aime mieux la salle de police, c'est plus militaire...

LA GRENADE

Maintenant, grenadier, nous allons passer à la charge en douze temps!...

LOUIS.

Ah! sergent, en v'là assez du fusil!... faites moi tirer une botte.

LA GRENADE

Grenadier, ne bougez pas!... Si tu es sage, je te donnerai demain une leçon qui te mettra dans le cas de n'pas craindre les malins!...

AIR : Prévillie et Tacconnet.

J'veux t' apprendre à t' couper la gorge,
Tu s'ras un élève à mon gré.
Il ne faut pas être un St-Georges,
Crois moi, pour aller sur le pré:
Avec une adresse parfaite.
J'apprends à tuer son homme proprement,
Par le moyen d'une botte secrète,
Que j'ai montrée à tout le régiment.

SCENE VII.

LES MEMES, La mère ROGOME.

La mère ROGOME.

Eh bien! l'ancien, êtes vous content de la manœuvre de ce bambin là?

LA GRENADIER.

Dame ! ça viendra ; c'est encore bien conscrit....

LOUIS.

C'est ça, conscrit !.... j'ai sept ans de service.

LA GRENADE.

Ah ! ah ! ah ! tu n'es pas comme les vieilles femmes , tu n'oublies pas les mois de nourrice.

La mère ROGOME.

Écoutez , il a raison ; il ne faut pas lui dire de ces choses là.....

Air : On dit que je suis sans malice.

Quoiqu'vous soyez une vieille moustache ,
On peut vous dir' sans qu'ça vous fâche ,
Qu'en fait d'bravour' depuis long-temps ,
En France , mon vieux , gn'y'a pus d'enfans .
C'est la mém' chos' dans notre armée ;
Les jeun's soldats ont d'la r'nommée
Intertogez lese nnemis ,
Ils vous diront : gn'y'a pus d'consrits.

LA GRENADE.

C'est ça , c'est ça.....Elle est bonne là , la mère Rogome..... Je vous conseille de faire mettre à votre fils des chevrons sur sa jacquette.

La mère ROGOME.

Il te fait des farces , mon pauvre Louis..... viens ici ; v'là assez d'exercice....

LA GRENADE.

Grenadier , restez à votre poste,.. fixe ! immobile.....

La mère ROGOME.

Viens , mon garçon , tu auras des gâteaux !

LA GRENADE.

Ah ! vous voulez corrompre la troupe , embaucher mes grenadiers... ça ne prendra pas.... Tu tournes la tête , je crois...fixe !... à la bonne heure !... Portez armes ! Haut les armes ! Rompez les rangs.... Tu peux aller aux gâteaux . à présent.

LOUIS.

Merci , sergent.

LA GRENADE.

Moi je vais aller au poste du petit bois, voir si on a porté la soupe à nos camarades.

LOUIS (*mangeant ses gâteaux.*)

C'est ça !

LA GRENADE *sort en se moquant du petit garçon.*

Guernadier que tu m'affliges
Quand j' te vois manger des gâteaux.

SCÈNE VIII.

GERONIMO *conduisant un soldat, descend de la montagne.*

GERONIMO (*appelant La Grenade.*)

Senor! Senor !... Tiens il paraît qu'il n'entend pas l'Espagnol... ou bien qu'il n'entend pas du tout... (*Au soldat.*) C'est égal, venez toujours par ici.... soyez tranquille, je ne vous égarerai pas; je connais le pays, je suis le neveu de l'alcade...

LE SOLDAT.

Est-ce ici le village de Monégrillo ?

GERONIMO.

Oui sans doute..... tenez v'la les premières maisons ... c'est-à-dire c'est là qu'elles étaient avant qu'elles eussent été brûlées..... tenez v'la la maison de mon oncle... vous voyez bien cette poutrelle, c'était la chambre à coucher de ma cousine... cela fait-il de la peine à voir !

Air : De Ninette

Mon dieu comm' le canon
Vous arrange un' maison,
Vous arrange (bis.) un' maison.
De la cave au donjon
On entend: patapon!
C'est un boulet d'canon,
Adieu votre maison. (ter.)
C'est pire qu'un maçon,
Il agit sans façon (bis.)
Car chez vous dès qu'il pénètre
Il fait d'un mur un' fenêtre,
Et met, dans un seul bond,
Le plancher au plafond,
La cuisin' dans l' salon,
Et l' grenier sur l' balcon.

(*Il parle.*) Voyez comme c'est désagréable, c'te maison là était la dot de ma future; et moi qui comptais le jour de mes noces habiter le devant, me voilà réduit à coucher à la belle étoile..... n'ai-je pas raison de dire :

Mon dieu comm' le canon, etc., etc.

LE SOLDAT.

Allons, allons, n'vous désolez pas, vous aurez l'temps de la rebâtir vot' maison; mais ne pourriez-vous me donner des nouvelles d'un détachement du premier....

GERONIMO.

Non; cette poutre-là est un détachement du second....

LE SOLDAT.

Imbécile, je te demande des soldats français qui doivent être ici.....

GERONIMO.

Que ne le disiez-vous, tout de suite; si c'est des soldats que vous demandez, quel est leur uniforme? car, depuis un mois on nous en fait voir ici de toutes les couleurs...

LE SOLDAT.

Ce sont des soldats du 9^e, habit bleu, collet et paremens rouges.

GERONIMO.

Oh! je les connais, ils sont arrivés d'a c'matin; vous les trouverez là dans les environs; si vous voulez, je vais les appeler.

LE SOLDAT. !

C'est inutile, je me ferai mieux entendre que vous. (*Il sonne de son cornet.*)

SCENE IX.

LES MEMES, FRANCOEUR, SOTDATS.

CHOEUR.

Air: Folie, folie.

Alerte, Alerte,
Nous sommes faits à ce bruit là,
Alerte, Alerte,
Amis nous voilà.

FRANCOEUR.

Eh ! mes amis , c'est un des cornets du régiment.

LE SOLDAT.

Moi même , mon sergent , qui vous apporte des nouvelles du quartier général.

FRANCOEUR.

Bien venu , mon ami , bien venu ; les nouvelles de nos camarades nous font toujours plaisir ; ça va-t-il là bas un peu ?

LE SOLDAT.

Oui , oui , ça va bien partout , depuis le tambour jusqu'au maréchal de France , tout le monde fait des merveilles.

FRANCOEUR.

Mille bataillons ! est-ce que ça peut être autrement ? Ne savons-nous pas que le prince a les yeux sur nous tous , et que tout ce que nous faisons ici le Roi le sait à Paris.

LE SOLDAT.

Oh ! c'est qu'avec notre général en chef , il n'y a qu'à faire son devoir pour être de ses amis.

FRANCOEUR.

Et je dis qu'il s'y connaît , celui-là ! il a été à bonne école.

Air : Ces dames avaient le projet.

Avec soin ses nobles ayeux
Présidèrent à sa naissance.
Saint-Louis , par un don pieux ,
Lui légua sagesse et prudence.
Henri , dont nous bénissons l' nom ,
Le dota de son grand courage ,
Et not' prince , en fils d' bonn' maison ,
Fait bien valoir son héritage.

LE SOLDAT

Tenez , vous verrez qu'il n'oublie personne , voici des nouvelles de l'armée. (*Il leur remet des papiers.*)

FRANCOEUR (*les lisant.*)

Ce sont des bulletins ; l'on y cite tous les braves qui se sont distingués ; notre régiment s'est surpassé. Avancez à l'ordre , vous

autres, et écoutez ça respectueusement; c'est un hommage rendu
à nos frères d'armes. (*Ils portent tous la main au schakos.*)

Air : Une fille est un oiseau.

Dans l' bulletin que voilà
On voit notre brave armée,
A la gloire accoutumée,
Franchir la Bidassoa.
Aux yeux d' l'ennemi qui s'esquive,
Dès que le Neuvième arrive
Un voltigeur sur l'aut' rive
Court planter le drapeau blanc.
Chacun le suit, on l'entoure,
Et pour prix de sa bravoure,
Le prince le fait sergent

CHŒUR.

Quel honneur!
Quel bonheur!
Un soldat plein de vaillance
Méritait cette récompense.
Mes amis si c'était moi
Je s'rais content comme un roi.

Même air.

Dans ce bull'tin, l'ennemi,
De près se laissant poursuivre,
Un combat sanglant se livre,
Sous les remparts d'Ernany.
La résistance est extrême,
Au yeux du duc d'Angoulême,
Le voltigeur du Neuvième
Se couvre de gloire encor;
Et sur le champ de bataille,
Au milieu de la mitraille,
Il est fait sergent major.

CHŒUR.

Quel honneur!
Quel bonheur! etc., etc.

Même air.

Ici d'un triomph' nouveau
Nos armes sont honorées,

Deux brigades illustrées
 S'emparent de Logrono ;
 La fusillade était forte ,
 Mais le voltigeur fait en sorte
 Qu'il escalade la porte ,
 Et l'ouvre à notr' régiment ;
 Son Altesse en est charmée ,
 Et c' brave en fac' de l'armée
 Est nommé sous-lieutenant.

CHOEUR.

Quel honneur ! etc. , etc.

FRANCOEUR.

Vive dieu ! il s'en est donné celui-là.

GÉRONIMO.

Voilà un de vos messieurs qui peut se flatter de faire joliment son chemin.

FRANCOEUR.

Ab ! dam ! faut bien que les braves avancent, ça encourage les autres.

Air : Trouverez-vous un parlement.

Chez nous les brav's sont l'ornement
 De l'armée et de la couronne ;
 De ce rapide avancement,
 Il ne faut pas que l'on s'étonne.
 Chaque soldat doit s'ennoblir,
 Par ses talens, par sa vaillance,
 Et d' sa gibern' peut fair' sortir
 Un bâton d' maréchal de France.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, ESTELLE.

ESTELLE.

Géronimo, Géronimo !...

GÉRONIMO

Eh bien ! Mademoiselle, que venez vous faire au milieu d'une armée.... dans le tumulte d'un camp?....

ESTELLE.

Ces messieurs sont de notre connaissance.

GÉRONIMO.

Comment le Neuvième est de votre connaissance.

ESTELLE.

C'est là que sert M. Lagrenade, qui est resté six mois chez nous avec son fils; il y a dix ans.

GÉRONIMO.

C'est ça Sénora, c'est ça que vous êtes si contente, vous espérez revoir M. Armand dont vous parlez toujours.

FRANCOEUR.

Comment Mademoiselle vous connaissez Armand.

ESTELLE.

Oh oui! j'étais bien jeune quand il partit; mais il m'aimait tant que je ne l'ai jamais oublié.

GÉRONIMO.

Eh bien! j'en apprend de belles, et vous me dites ça à moi, en face.

ESTELLE.

Oui Monsieur, j'aime beaucoup M. Armand; nous avons tant d'obligations à son père, Oh! nous ne les oublierons jamais; ah! ce cher Armand, qu'il me tarde de le revoir.

GÉRONIMO.

Eh! mais je joue ici un joli rôle, moi votre futur époux.

ESTELLE.

Ah! tant pis si cela vous contrarie, mais moi j'ai de la reconnaissance, il a sauvé deux fois notre maison.

GÉRONIMO.

Il paraît que cette fois-ci il a été un peu en retard.

FRANCOEUR.

Comment c'est-là la maison du seigneur Don Pablo.

GÉRONIMO.

Et la mienne bientôt.

FRANCOEUR.

Ce n'est pas là que vous ferez la noce, j'espère?

GÉRONIMO.

Oh? non, à moins qu'elle ne soit un peu réparée.

FRANCOEUR, *aux soldats.*

Mes amis, nous n'avons pas de service aujourd'hui, nous pouvons disposer de notre temps; si vous voulez, en moins d'une heure, nous pourrions réparer cette habitation.

LES SOLDATS.

Oui, oui, Francœur a raison.

GÉRONIMO.

Oh! ben vous pourrez vous vanter de faire là une fière action..
Mais où trouverez vous des charpentiers, des menuisiers....

FRANCOEUR.

Les soldats français ne sont jamais embarrassés quand il s'agit
de rendre service.

Air : A soixante ans il ne faut pas remettre.

Assez longtemps nous avons mis not' gloire
A vaincre dans tous les pays ;
Dès ce moment employons la victoire
A rendre heureux ceux qu' nous avons soumis ;
En détruisant on ne s'illustre guère,
Laissons, soldats, en généreux français,
Aux ennemis tous les torts de la guerre,
Réservez-nous les bienfaits de la paix.

SCÈNE XI.

GÉRONIMO, ESTELLE.

GÉRONIMO, à Estelle qui veut sortir.

Eh bien Mademoiselle où allez vous donc?.... Est-ce que vous
voulez suivre le Neuvième à présent?

ESTELLE.

Je crains que mon père n'ait besoin de moi.

GÉRONIMO.

Mais moi aussi j'ai besoin de vous.... Depuis que les français
sont ici, je ne vous conçois pas.... Là avez vous l'air d'une jeune
fille qui va épouser un jeune homme?

ESTELLE.

Ça n'est pas encore fait!

GÉRONIMO.

Si c'était fait, je ne vous en parlerais plus... Mais enfin je veux
ben croire que nous ne sommes pas mariés, nous sommes cousins
toujours.... C'est un lien de parenté qu'il faut respecter....

ESTELLE.

Imbécille!

GERONIMO.

Ah ! imbécille ! un garçon éduqué comme moi . . .

ESTELLE.

Oui , joliment instruit , c'est tout au plus si tu sais lire.

GERONIMO.

En v'la une dure par exemple . . . Dans tous les cas si je ne sais pas lire dans des livres , je sais lire ailleurs . . .

Air : Des Fierrots.

Je lis dans vot' cœur , ma cousine ,
 Que j'ai ben d' l'empire sur vous ,
 Et que cette bouche divine
 Dans peu me nomm'ra votre époux .
 J' lis dans vos yeux , qu' pour prix d' mon zèle ,
 D'amour vous allez me combler . . .
 Sais-j' ben lire mademoiselle ?

ESTELLE.

Vous n' savez pas seul'ment ép'ler.

GERONIMO.

Même air.

J' lis dans votr' cœur qu'étant ma femme
 Vous n'aimerez que votre époux ,
 Et j' lis encore dans votre ame
 Qu' jamais vous n' me rendrez jaloux .
 J' lis dans vos yeux qu' vous s'rez cruelle ,
 Qu' les amans n'os'ront vous parler . . .
 Sais-j' ben lire mademoiselle ?

ESTELLE.

Vous n' savez pas seul'ment ép'ler.

GERONIMO.

Ah ! par exemple ! c'est trop fort , et je vais de ce pas tout raconter
 à votre père. (Il sort.)

ESTELLE.

Va donc , va donc imbécille.

SCÈNE XII.

LES MEMES , LA GRENADE , *la pipe à la bouche.*

LA GRENADE.

Mille carabines , j'ai eu autant plaisir à revoir ce bon Alcade , ce

vieil ami, qu'à revoir mon drapeau après une bataille. Nous venons de boire ensemble une bouteille de son vin de la Rioca, il est toujours bon; le vin, c'est comme l'amitié, dix ans de plus ça n'y fait pas de mal.

ESTELLE, *à part.*

Ah! ciel, voilà le père la Grenade. Ah! dieu, comme le cœur me bat.

LA GRENADE.

Oui! qu'il est bon son vin, et son tabac aussi, il m'en a rempli ma blague, vrai Hâvane. . . . Faut le ménager, le garder pour les bonnes occasions; je n'en fumerai que les jours de bataille. . . . Tiens voilà une petite fille qui me reluque, allons la Grenade mon ami. (*Il se redresse, éteint sa pipe et s'approche, la main au bonnet.*) Est-ce à moi, gentille senora, que vous avez intention de parler.

ESTELLE, *timidement.*

Monsieur le sergent, c'est que je crains. . . .

LA GRENADE,

Je lui fais peur, mauvais signe. . . . V'la mes diables de cheveux gris qui font leur effet.

ESTELLE,

Je voudrais vous demander quelque chose et je n'ose pas.

LA GRENADE.

J'ai donc l'air bien méchant!

ESTELLE.

Oh! non: vous seriez donc bien changé; vous étiez si bon pour moi quand j'étais jeune.

LA GRENADE.

Vous me connaissez, mon enfant.

ESTELLE.

Je me souviens bien de vous, quand vous êtes resté ici six mois; il y a ben long-temps de ça. Qu'est devenu le jeune fifre? . . .

LA GRENADE, *vivement*

Armand?

ESTELLE.

Oui, Armand.

LA GRENADE.

C'est à présent le plus joli garçon du régiment.

ESTELLE.

Je m'en étais doutée. . . . Croyez-vous qu'il viendra par ici?

LA GRENADE.

C'est possible, si nous avons besoin de renfort pour soumettre le pays.

ESTELLE.

Mais dites-moi, je vous prie, M. le sergent.

Air : Tu ne vois pas jeune imprudent.

Est-il vrai que dans nos foyers,
Quand on us' des droits de la guerre,
On fass' tous les homm's prisonniers ?

LA GRENADE.

C'est dans le code militaire.

ESTELLE.

Est-ce vrai qu'en pays conquis,
Quand elles n' font pas d' résistance,
On trait' les femm's comm' les ennemis ?

LA GRENADE.

Cela n'est pas dans l'ordonnance.

ESTELLE.

Même air.

Croyez-vous que dans ce pays,
Un soldat ram'né par la guerre
Se rappelle d'anciens amis ?

LA GRENADE.

C'est dans le code militaire.

ESTELLE.

Mais s'il a juré tendrement
D'aimer une fill', malgré l'absence,
Un Français tient-il son serment ?

LA GRENADE.

Cela n'est pas dans l'ordonnance.

ESTELLE.

Dans ce cas je vois bien que je n'ai plus d'espoir.

LA GRENADE.

Ah ! ne vous affligez pas ; si Armand a juré qu'il n'oublierait jamais deux jolis yeux comme les vôtres, je suis sûr qu'il tiendra sa promesse.

ESTELLE.

Vous croyez, M. le sergent.

LA GRENADE.

Ce sont les deux plus jolis yeux ; je n'en ai vu que deux comme ceux-là, l'un à Moscou, et l'autre à Aboukir.

ESTELLE.

Ah ! Monsieur, s'il est vrai que vous vous intéressez à moi, s'il est vrai que M. Armand se souviennent.... s'il est ici, si je dois le revoir.... rendez-moi un service.

LA GRENADE.

Parlez, parlez, mon enfant.

ESTELLE.

Faites, je vous en conjure, que je n'épouse pas Geronimo.

LA GRENADE.

Quel est ce Geronimo ?

ESTELLE.

Mon cousin qui m'adore et que je n'aime pas.

LA GRENADE.

Que diable voulez-vous que je fasse à cela, à moins que je ne vous épouse.

ESTELLE.

Oh ! non.

LA GRENADE.

Eh ! que puis-je faire ?

ESTELLE.

Parlez à mon père, il vous aime, vous estime, il ne vous refusera pas ce service.

LA GRENADE.

Eh ! qui est votre père ?

ESTELLE.

Le seigneur don Pablo, l'alcade de Monegrillo, votre vieil ami,

LA GRENADE.

Quoi ! vous êtes la petite Estelle ?

ESTELLE.

Eh ! qui donc voulez-vous que je sois, puisque j'aime Armand.

LA GRENADE.

Vous ne m'en avez pas dit un mot.

ESTELLE.

Mais où avez-vous la tête, comment vous ne devinez pas ça, et

pourquoi donc êtes-vous venu en Espagne, si ce n'est pour nous marier.

LA GRENADE.

Comment! vous êtes la petite Estelle, cette petite fille que j'ai tant de fois fait danser sur mes genoux, et qui s'amüsait toujours à me tirer mes moustaches.

ESTELLE.

Mon Dieu, oui; mais ne perdons pas de temps: allez trouver mon père, et demandez-lui ma main.

LA GRENADE.

Non, de par tous les diables.

ESTELLE.

Eh bien! je vas vous l'envoyer; vous lui direz que j'aime votre fils, que votre fils m'aime, que j'en mourrai de chagrin si je ne suis pas sa femme; qu'il en mourra de douleur s'il n'est pas mon mari; que vous ne voulez pas perdre votre fils, que le régiment ne peut s'en passer, que l'armée compte sur lui.... que..... que.... hé! si vous me laissez tout dire aussi; vous devez bien savoir parler; vous n'êtes pas venu à votre âge sans savoir comment on demande une fille à son père.

LA GRENADE.

Tu dieu! quelle petite luronne! mais écoutez donc, vous en parlez à votre aise vous...

ESTELLE.

Je vais vous l'envoyer.

LA GRENADE.

Attendez donc, attendez donc.

ESTELLE, *le caressant*

M. la Grenade, mon bon M. la Grenade, je n'ai d'espoir qu'en vous.

SCENE XIII.

LA GRENADE, *seul.*

Estelle, Estelle, elle est déjà bien loin, ça ne doute de rien, elle croit qu'on emporte un consentement comme une batterie au pas redoublé... le diable m'escamote, si je sais comment je puis demander ça au père Pablo; il n'a rien à me refuser, m'a dit sa fille, c'est pour ça que je ne peux lui rien demander; la fille en tient, de bon cœur; faut qu'Armand lui ait fièrement donné dans l'œil... il paraît que l'amour dure joliment par ici... C'est pas l'embarras, si je voulais le père Pablo ne demanderait pas mieux

oui, mais il pourrait croire aussi que je veux lever un impôt de guerre sur sa reconnaissance, allons fi!...c'est indigne de mes chevrons..... je sais que je ne n'ai qu'un mot à dire et qu'il me repondrait: père la Grenade, je sais bien que... non, j'y dirai c'est pas ça. . . je vous dis que c'est ça, qu'il me dirait. Oui, moi je me connais, je lui répondrais sur le champ, Ah! ça voyons... assez causé. . . , lui n'est pas aisé, tout bonhomme qu'il est, et il ne manquerait pas de me dire: père la Grenade je n'aurais jamais cru que... Oh! je m'attends qu'il va me dire ça. . . ; mais je me laisse pas embêter, parce que je ne veux pas avoir un air, et je lui dis sur le champ. . . est-ce que vous vous imaginez que je suis venu ici pour ça. . . Il me prend la main, il va me dire: Touchez-là; il me prendra par les sentiments, et puis nous allons pleurer tous deux comme deux ceps de vigne. Tiens le voici qui vient de ce côté, la petite n'a pas perdu de temps.

SCENE XIV.

LA GRENADE, DON PABLO.

PABLO.

Parbleu, mon vieux camarade, je vous cherchai; ma fille vient de me dire que vous vouliez me parler.

LA GRENADE.

Votre fille est une petite folle, à qui l'amour tourne la tête.

PABLO.

Estelle, amoureuse? vous rêvez; je veux la marier avec son cousin, et elle ne veut pas s'y décider.

LA GRENADE.

Père Pablo, en France, quand une fille ne veut pas d'un mari, on est toujours sûr qu'il y a un amant sous jeu, et toutes les filles se ressemblent.

PABLO.

Est-ce que vous en sauriez plus que moi depuis deux heures que vous êtes ici.

LA GRENADE.

Est-ce qu'on nous cache quelque chose, à nous, vieilles moustaches; vous souvenez-vous d'Armand?.....

PABLO.

Votre fils, il y a si longtemps, et il était si jeune.....

LA GRENADE.

Eh! bien, votre fille a meilleure mémoire que vous, elle ne l'a pas oublié.

PABLO.

C'est il possible ?

LA GRENADE.

Ah ! c'est comme je vous le dis.

PABLO.

Comment Armand lui est resté dans la tête.

LA GRENADE.

Il lui a bien passé autre chose par la tête, ne s'est-elle pas imaginée, qu'elle allait planter là son grand niais de cousin Géronimo, pour épouser Armand, et que nous serions assez sots pour consentir à ce mariage.

PABLO, *vivement.*

Ma fille épouser votre fils, mon brave ! mais, je serais trop heureux.

LA GRENADE.

Alte là, mon ami, vous allez trop vite ; je bats le pas ordinaire n'allez pas au pas de charge. Tenez, asseyons nous là, et causons en buvant un coup.

(*Il prend deux havre-sacs dans le tas, place un tambour au milieu, met sa gourde dessus et s'assoit, il fait signe à Pablo d'en faire autant.*)

Air : Du petit matelot.

Nous pouvons là causer d'affaires,
 Sans notaire et sans procureur.
 Les braves gens n' se disput' guères,
 Alors qu'ils trinquent de bon cœur.
 L' soldat qu' la franchise accompagne,
 Ne cherche pas tant de mic-mac :
 Voilà ses fauteuils de campagne,
 Voilà sa table de bivouac.

PABLO.

Il est inutile de perdre notre temps en paroles ; ma fille aime votre fils, il faut les marier.

LA GRENADE.

Dulciter papa ; comme vous y allez. Vous autres espagnols, je vous connais, vous tenez à la naissance ; je crois que vous êtes hidalgo, vous ?

PABLO.

Et vous, n'êtes-vous pas soldat ?

LA GRENADE

De père et fils , je m'en vante.

Air : Prenons d'abord l'air bien méchant.

Aux champs fameux de Fontenoy,
 Mon grand père perdit la vie;
 Sous Chevert, le soutien d'son roi,
 Mon père mourut en Italie.
 Un coup d'obus à Bergopson
 D' mon grand oncle emporta la tête;
 Moi, j'attends qu'un coup de canon
 Vienne me donner ma retraite.

PABLO.

Il faut espérer que ça ne sera pas de sitôt.

LA GRENADE.

Oh! depuis trente ans, j'en ai salué quelques-uns qui n'ont fait que passer; mais revenons à nos enfans, vous êtes riche et mon fils n'a rien.

PABLO.

Vous lui laisserez un assez bel heritage.

LA GRENADE.

Air. Vaud. des Maris ont tort.

Si vous voulez que je le dote,
 Je lui lègu'rai ce que j'ai d' plus beau:
 Je lui laiss'rai la vieill' capote
 Que je portais à Marengo;
 Il trouvera dans ma caserne
 L' sabre témoin de mes succès,
 Enfin j' lui laiss' ma vieill' giberne
 Que l'ennemi ne vit jamais.

PABLO.

Je ne pourrais pas en donner autant à ma fille; mais si deux mille piastres cordonnées vous paraissent une dote suffisante, je vous prie d'écrire à Armand que je l'attends pour le nommer mon fils.

LA GRENADE.

Non, de par tout les diables, je ne ferai pas un mariage aussi disproportionné.

PABLO.

Ah! vous faites le fier, parce que vous avez des moustaches qui ont vu trente ans le feu, et que je n'ai jamais servi. Vous comptez

sur la carrière brillante que votre fils peut parcourir ; ma fille vous paraît un parti au-dessous de vous. (*attendri.*) Allez monsieur la Grenade, c'est mal, très-mal pour un soldat français.

LA GRENADE.

Ah! vous me prenez par les sentiments....

PABLO.

Refuser un vieil'ami, un homme qui vous doit tout ; ça n'est pas bien....

LA GRENADE *se levant un peu gris.*

Allons, je vois bien que je chancelle... J'ai pas plus de force qu'un... que rien du tout... Quand je m'attendris, je ne puis rien refuser, c'est bien heureux que je ne sois pas une femme... Allons, touchez là, nous épouserons votre fille. Petite enragée d'Estelle, j'avais cependant bien dit que je me tiendrais ferme.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LA MÈRE ROGOME, *accourant.*

LA MÈRE ROGOME.

Père La Grenade, père La Grenade, grande nouvelle, entendez-vous le tambour, la musique?

LA GRENADE.

Eh! bien quoi, la musique..... Ce sont des troupes.

LA MÈRE ROGOME.

Assurément... Mais quelles troupes?

LA GRENADE.

Des ennemis, peut-être? Tant mieux, mille bombes! Il y a bientôt vingt-quatre heures que nous n'en avons rencontrés... Aux armes! camarades.

(*Tous les soldats courent avec empressement prendre leurs armes qui sont en faisceaux, et se rangent en bataille.*)

DON PABLO, *à part*

Ah! Miséricorde! Est-ce qu'ils vont encore se battre dans notre village?

LA MÈRE ROGOME.

Hé! non, non, ce ne sont pas des ennemis.

DON PABLO.

A la bonne heure, vous m'avez fait une peur....

LA MÈRE ROGOME.

C'est un détachement du 9^e qui se rend à Lérída; il doit bivouaquer ici cette nuit.

LA GRENADÉ.

Un détachement de chez nous!.... Je veux aller moi-même le reconnaître..... (*aux soldats.*) Allons, quatre hommes en avant.

LA MÈRE ROGOME.

Oui, oui, père La Grenade, allez reconnaître ce détachement, vous n'en serez pas fâché.

(*On entend la musique et le tambour plus près.*)

DON PABLO.

Ils approchent!. . . Les voici.

Le détachement entre en scène sur l'air suivant, et se range sur le côté du théâtre. Armand est à la tête.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, ARMAND, SOLDATS.

La mère ROGOME, *sur l'air de marche du détachement.*

Air : C'est l'amour.

Rlan tan plan, plan, plan, plan, plan,

V'la bien un' marche française,

Rlan tan plan, plan, plan, plan, plan,

V'la comme on marche en avant.

Est-il étonnant que je m' plaise

Au milieu d' ce bruyant séjour?

Ici, je ne me sens pas d'aise,

Mon cœur bat plus fort que l' tambour.

(*Montrant le drapeau.*)

C' témoin de leur vaillance

Me rappel' mon hameau;

Oui, je crois r'voir la France,

Quand je r'vois not' drapeau.

Rlan tan plan, etc.

ARMAND, *à sa troupe,*

Alte! front!

LA GRENADE, *aux quatre soldats.*

Garde à vous! portez armes!... deux pas en avant... marché!...
alte!... appretez armes!... qui vive?

ARMAND.

France! 9^e. léger.

LA GRENADE.

Alte là!... officier... avancez en reconnaissance.

ARMAND, *à sa troupe.*

Les deux premiers files en avant; marche.... alte....

(*Armand et la Grenade s'avancent comme pour se donner le mot d'ordre, le sergent reconnaît son fils.*)

LA GRENADE.

Que vois-je? Armand:

ARMAND.

Mon père! quel bonheur!

LA GRENADE, (*jetant son fusil et prenant son fils par la main.*)

Ah! cher enfant... que je suis aise de te revoir... embrasse moi...., je craignais que tu n'eusses attrapé quelque maudit boulet.....

ARMAND.

J'ai attrapé mieux que ça, mon père.

LA GRENADE, *regardant.*

Mais en effet.... mes yeux ne me trompent pas, tu as des épauettes....

ARMAND.

Je suis sous-lieutenant.

PABLO.

Comment ce petit Armand qui était fifre, est à présent officier, comme ça se pousse des soldats français.

ARMAND.

Eh! c'est le père Pablo, parbleu je le reconnais; et ma petite Estelle, c'était un si joli enfant, ce doit être aujourd'hui une jolie fille.

LA GRENADE.

Et ça fera je crois une bonne femme, tu m'en diras des nouvelles.

ARMAND.

je brûle de la revoir, de l'embrasser.

PABLO.

Vous l'embrasserez M. Armand, vous l'embrasserez, je cours

lui annoncer votre arrivée. Ce cher Armand un fils, officier ; mais c'est charmant ! ma fille devenir la femme d'un officier français. Vive Dieu !

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, EXCEPTÉ PABLO.

LA GRENADE.

Toi ? ... mon cher Armand. ... où diable as-tu gagné tout cela.

ARMAND.

A l'avant-garde.

LA GRENADE.

Tu as donc fait quelque belle action ?

ARMAND.

J'ai fait mon devoir.

LA GRENADE.

Mais encore..... attends donc.... je me rappelle à présent, ces bulletins..... vous étiez là..... comment ce voltigeur du 9°. qui planta, le premier, notre drapeau sur la rive ennemie?...

ARMAND.

Tous mes camarades m'ont suivi.

LAGRENADE.

Et sous les murs d'Ernani ? ...

ARMAND.

Mon capitaine prétend que je lui ai sauvé la vie.

LAGRENADE.

Enfin, ce brave qui, à la prise de Logrono ? ...

ARMAND.

Il fallait bien que quelqu'un ouvrit la porte.

LAGRENADE, *se jetant dans les bras de son fils.*

Embrasse moi donc encore ! ... voilà un beau jour pour moi... j'en mourrai je crois... vive dieu ! je suis enchanté que tu sois mon fils.

La mère ROGOME.

Ma foi mon cher la Grenade, s'il y va de ce train là, il sera général avant vous.

LA GRENADE.

Tant mieux, il me fera son aide de camp.

La mère ROGOME.

C'est égal, mon ancien, je voudrais bien vous voir des épau-
lètes comme celles-là.

ARMAND.

Mon père ne porte-t-il pas les siennes sur sa poitrine? Oui, mes amis; c'est en imitant la conduite de ceux qui nous ont de-
vancés dans cette noble carrière, que nous avons obtenu de
l'avancement.

Air : Du verre.

Les blessures, pour un soldat,
Sont de vrais titres de noblesse;
Aussi dans nos rangs leur éclat
S'accroît encor par leur vieillesse;
De ces vétérans tout meurtris
Les titres en valent bien d'autres,
Leurs cicatrices, mes amis,
Ont trente ans de plus que les nôtres.

Messieurs que la plus exacte discipline soit observée; générosité
envers les vaincus, protection aux habitans, et respect à toutes
les propriétés, voilà les intentions du Roi.

Air : Fille à qui l'on dit un secret.

Ah! par de coupables excès
Ne ternissons pas la victoire;
En faisant bénir ses succès,
Le vainqueur ajoute à sa gloire.
La bravoure ne suffit pas
Dans nos légions renommées:
Le courage fait les soldats,
La discipline, les armées.

LA GRENADE.

Dis-donc Armand veux-tu me commander d'aller relever les
postes.... il y en a qui s'ennuient là-haut.... toi, reste ici, le père
Pablo va t'envoyer une reconnaissance.... Allons les six hommes
qui n'ont pas encore monté.... marche.... (*Il sort avec le déta-
chement.*)

SCÈNE XVIII.

ARMAND, un instant seul, puis ESTELLE.

ARMAND.

Je vais revoir mon Estelle.... que je suis heureux que mon de-
voir m'ait amené dans ce village !....

ESTELLE, *qui sort de la maison.*

Mon père m'a dit qu'Armand était ici... ; je ne vois qu'un officier.

ARMAND.

Quelle est cette jolie fille ?...

ESTELLE *jettant un cri.*

C'est lui !

ARMAND *de même.*

C'est elle !

ESTELLE.

Comment, après si longtemps je vous revois.

ARMAND.

Oh ! que je suis heureux ma chère Estelle. comme vous êtes embellie.

ESTELLE.

Comme vous êtes grandi. et ce grade ?

ARMAND.

Je l'ai gagné en pensant à vous. ... j'ai toujours marché en avant pour me rapprocher de mon Estelle.

ESTELLE.

Pourquoi ne m'avoir jamais écrit ; pas une seule fois de vos nouvelles.

Tyrolienne.

ARMAND et ESTELLE.

Écoute (4 fois.) ce que je jure en ce jour,

Écoute (4 fois) un joli serment d'amour.

Chasser les ennuis,

Bannir les soucis,

Et de tes beaux jours

Embellir le cours,

Écoute (4 fois.), voilà mon serment d'amour.

Pour t'attrister si quelque peine arrive,

Je saurai bien soudain t'en garantir ;

Oui, ma tendresse à te plaire, attentive,

Fera briller à tes yeux le plaisir.

Écoute, écoute, etc.

D'un sort si beau j'aurais tort de me plaindre ;
 Tranquille au sein d'un séjour radieux ,
 Je déferai le chagrin de m'atteindre ,
 Car je lirai mon bonheur dans tes yeux.
 Écoute , écoute , etc.

(Armand embrasse Estelle.)

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, GERONIMO.

GERONIMO, *arrivant au moment où Armand embrasse Estelle.*

Mademoiselle Estelle, Estelle! eh bien, que vois-je! ne vous gênez pas, M. l'officier; faites comme chez vous.

ARMAND.

Tu le vois, mon ami, j'agis sans façon.

ESTELLE.

C'est Armand.

GERONIMO.

Et qu'est-ce que ça me fait à moi, que ce soit Armand ou un autre ?

ESTELLE.

Il est officier.

GERONIMO.

Ah! par exemple, en voilà une dure; parce qu'il a des épaulettes, est-ce qu'il a le droit d'embrasser ma future ?

ARMAND.

Tant qu'elle n'est pas votre femme, ça ne vous regarde pas.

GERONIMO.

C'est ma cousine.

ARMAND.

Eh bien, mon ami, touchez-là; nous serons cousins car je vais l'épouser.

GERONIMO.

Non, Monsieur, nous ne serons pas cousins; d'ailleurs j'ai la promesse de son père.

ARMAND.

Et moi j'ai sa parole.

ESTELLE.

Mon Dieu, Geronimo, que vous êtes taquin !

GERONIMO.

Voyez-vous Mademoiselle, comme elle prend ça avec douceur ! Mais, par St. -Jacques de Compostelle, ça ne se passera pas comme ça.

ARMAND.

Çe sera comme vous voudrez, monsieur le crâne !

GERONIMO.

En ce cas, Monsieur, puisque vous me donnez le choix, j'aime mieux que vous vous en alliez.

ARMAND.

Je le veux bien, mais avant, nous avons deux mots à nous dire

Air : De la robe et des bottes.

Si je vous ai fait une insulte
Vous êtes brave, je le crois,
Vous savez ce qu'il en résulte ;

GÉRONIMO.

On ne me le dit pas deux fois

ARMAND.

Estelle à tous deux nous est chère,
Pour elle on se ferait tuer,
Vous avez de l'honneur j'espère ..

GÉRONIMO.

J'ai l'honneur de vous saluer

SCÈNE XX ET DERNIÈRE.

On entend le canon gronder de tous côtés ; les cris de VIVE LE ROI retentissent dans toutes les parties du bivouac. Les hauteurs se garnissent de soldats ; les Espagnols arrivent en foule sur la scène.

FRANCOEUR est à la tête d'un détachement, La Grenade arrive à la tête de l'autre. On allume les feux de bivouacs sur toute la ligne.

GERONIMO, effrayé.

Ah ! Saint-Antoine de Padoue, sauve qui peut, la bataille va recommencer.

ARMAND.

Rassurez-vous, mon brave, ce canon est un canon de réjouissance, il ne fait de mal à personne, et fait plaisir à tout le monde. C'est le canon de la Saint-Louis.

GERONIMO.

C'est une fête! Ces diables de Français, il faut toujours que leurs fêtes ressemblent à des batailles.

LA GRENADE.

Allons, messieurs, commençons la fête du Roi par saluer le drapeau français. (*Quatre grenadiers font avancer le drapeau ; il est vieux et déchiré en plusieurs endroits.*)

PABLO.

Il parait que vous ne l'avez pas laissé dans son étui.

LA GRENADE.

Oui, oui, il était présent à l'appel.

ARMAND.

Nous ne le changerions pas contre un tout neuf.

AIR : Dis moi mon vieux, etc.

L'honneur français, à ce signe rattache,
Nos souvenirs et nos exploits nouveaux;
Tout vieux qu'il est, de ce drapeau sans tache,
Nous sommes fiers de montrer les lambeaux.

En ce moment, vainqueur de mille entraves,
S'il est moins blanc que dans la garnison,
Cette couleur réjouit l'œil des braves;
Il est noirci par la poudre à canon.

FRANÇOIS.

A vous autres, mes amis!

On exécute plusieurs manœuvres d'infanterie sur le théâtre. Pendant ce temps, plusieurs soldats paraissent sur le haut de la maison de Pablo, et s'occupent à la réparer.

AIR : Du maréchal ferrant.

En ces lieux ne négligeons rien !
Employons à faire du bien,
Les intervall's de la victoire;
Quand il a prouvé sa valeur,
A sécher les larmes du malheur,
Le français met aussi sa gloire :

Tot, tot, tot,

Frappez haut,

Tot, tot, tot,

De c' village

Le bonheur sera notre ouvrage.

(Tous reprennent le chœur.)

LA GRENADE.

Allons, mes amis, aujourd'hui tout au Roi. Nous viderons la cave du père Pablo, pour fêter la Saint-Louis; nous n'oublions pas dans notre reconnaissance notre chef de file. Mes amis les Espagnols, vous lui devez une belle chandelle. Aujourd'hui, nous réparerons la maison de l'alcade. Demain, nous prendrons Geronimo dans nos rangs, et nous en ferons un brave. Après-demain, nous ferons la noce d'Estelle et d'Armand. Pour peu que quelques-uns de nos soldats se marient dans le pays, bientôt on ne s'apercevra plus des maux de la guerre, voilà mes enfans, la vraie manière de fêter le Roi.

A la voix de La Grenade, toutes les troupes vont occuper diverses positions sur la montagne, et les paysans qui étaient dans le fond se rendent sur l'avant-scène. Armand et Estelle dansent un BOLÉRO; Franceur exécute ensuite avec un de ses camarades et deux jeunes vivandières une DANSE FRANÇAISE qui se continue à chaque refrain des couplets suivans.

VAUDEVILLE.

CHŒUR.

Air des Blouses.

Obéissez, échos des Pyrénées!
Volez, portez nos chants jusqu'à Paris.
Dites qu'ici pour charmer nos journées,
Nous nous battons, et nous chantons Louis.

LE PETIT LOUIS.

Nos vieux guerriers sous le brav' d'ANDOUBERT,
Vienn'nt de cueillir de nombreux lauriers; mais
Sous notre HENRI, nous en cueillerons d' même.
V'la l'espéranc' des jeun's enfans Français.

FRANCEUR.

Lorsque la paix les rend à leurs familles,
Prétendre encore à de nouveaux succès:
En garnison fair' la guerre aux jeun's filles,
Voilà, voilà l'exercic' des Français.

LA MÈRE ROGOME.

Nos vieux troupiers n'ont guèr' besoin d' cantine,
 D'avant eux toujours sont des diners tout prêts.
 Des ennemis ils mangent la cuisine.
 Voilà, voilà les étap's des Français.

LA GRENADE.

S'envelopper d'un drapeau plein d' mitraille,
 Pour oreillers n'avoir que des boulets,
 Dormir ainsi sur le champ-de-bataille:
 Voilà, voilà le lit de nos soldats Français.

GÉRONIMO.

Quoiqu' par leurs coups nos troups's soient dispersées,
 Ils font si bien qu'on n'se fache jamais ;
 Prendre en chantant nos vill's et nos fiancées
 Vcilà, Voilà les usag's des Français.

DON PABLO.

Chez l'étranger que soumet leur vaillance
 Ravir les cœurs à force de bienfaits
 Et n'emporter que not' reconnaissance
 Vcilà l'impôt que lèvent les Français.

ESTELLE *au public.*

Quand notre voix s'mêlant à la renommée,
 Chante not' prince et ses brillans succès ;
 Le roi, la France et notre brave armée,
 Nous s'omm's bien sûrs de plaire à des Français !

CŒUR.

Obéissez, échos des Pyrénées,
 Volez, portez nos chants jusqu'à Paris ;
 Dites qu'ici, pour charmer nos journées,
 Nous nous battons et nous chantons Louis.